

### 3. Babel : Genèse 11/1-9

#### a. Situation initiale

« Or toute la terre était lèvre unique et paroles uniques. Et fut, comme ils se déplantèrent vers l'orient, qu'ils trouvèrent une plaine, en la terre de Chinéar, et ils s'assirent là. » (11/1-2).

A quel problème, à quelle difficulté (ou à quel anti-programme) se trouve donc exposé maintenant le dispositif de multiplication et de fructification relié bien sûr à la règle de l'engendrement, c'est à dire du déploiement générationnel lui-même placé sous l'ordre de la nomination et de la parole ? Les premiers versets présentent une totalité (*toute la terre*) marquée par le « un », et non lue par le « multiple ». Est-ce la marque d'une indifférenciation ?<sup>1</sup>

Cet épisode commence par un énoncé qualifiant un acteur : la terre dans sa totalité (« *toute la terre* »). Et nous savons depuis la mise en place du paradigme et son déploiement en Genèse 2 que la « totalité » sans marque de soustraction (« tout moins quelque chose ») ou sans indicateur de « différenciation » n'est pas considérée comme support de valeurs « euphoriques ». Pourtant le déploiement sur la terre après le déluge apparaissait précédemment comme le point de départ d'une série d'opérations visant à instaurer le système de « l'altérité » tel que prévu en Genèse 1. Cette marque de « totalité » vient donc faire différence avec ce que la série des généalogies du chapitre 10 a posé : « *De par ceux-ci se partagèrent en leurs terres les îles des nations, chaque homme selon sa langue, pour leurs familles, en leurs nations* » (10/5). La « totalité » vient s'opposer au « partage », à la division qui répartit en fragments pluriels, à la « pluralité ».

---

<sup>1</sup> L'examen de ce passage s'appuie sur une analyse (déjà ancienne !) de Groupe d'Entrevernes (J-C. Giroud et L. Panier), « *Analyse sémiotique des textes : Théorie, Pratique* » P.U.L. 1979, ainsi que sur une analyse (récente) de Louis Panier : « *Fusion ? Dispersion ? Articulation ? Babel : une dynamique de la différence* », in Marcos I. (Ed.) « *Dynamiques de la ville. Essais de sémiotique de l'espace* », L'Harmattan, Paris 2007.

Et l'énoncé poursuit dans la caractérisation : « *lèvre unique et paroles uniques* ». <sup>2</sup> Cette précision porte sur la langue et l'activité langagière, à la fois dans son « aptitude » à produire des énoncés (la « lèvre », considérée comme organe nécessaire à la phonation) et dans ses productions elles-mêmes. L'aptitude ou le système, comme les discours produits, sont frappés d'uniformité, caractérisés par leur identité et leur unicité, et effectuant une seule production, toujours la même. La figure de la « lèvre » (retenue par la traduction de Fleg) vient souligner le caractère à la fois « oral » et « orientée vers l'extérieur » de cette « langue » : dans une aptitude au langage, c'est donc l'aptitude à « parler » qui est ici mise en valeur par la figure <sup>3</sup>. Et cette uniformité vient faire écart avec ce qui était exprimé précédemment (10/5) « *chaque homme selon sa langue* ».

L'acteur du déplacement n'est pas « nommé » : il est présenté par un impersonnel pluriel, « *ils* », dépourvu de caractérisations figuratives, et de modalités thymiques (Qu'éprouvent-ils ? Que cherchent-ils ?), comme une sorte de pôle actantiel neutre ou neutralisé. Seul, le déplacement indique l'action en cours. Et ce déplacement, qui semble ne pas avoir de « but » <sup>4</sup>, va se trouver interrompu, stoppé. « *Et fut... qu'ils trouvèrent une plaine* » : le lieu de l'arrêt est « trouvé » comme par hasard, et non comme le résultat d'une quête et d'une recherche. Là « *ils s'assirent* » : l'installation ou l'arrêt est d'abord figuré par l'abandon de la station « debout ». C'est la posture du corps qui signale ici l'interruption soudaine d'une activité décrite dans les généalogies du chapitre 10 et dont le déplacement orienté pour une dispersion opérant un partage ordonné était une des composantes.

Si l'acteur reste sans nom, le lieu où il se pose est décrit, *une plaine*, et il est situé dans un espace nommé : *en la terre de Chinéar*. Il a déjà été fait mention de cette « terre » au chapitre 10/10-12 : « *La tête de sa royauté (Nemrod) fut Babel, et Erek, Akkad et Kalné, en la terre de Chinéar. De cette terre là sortit Assour ; et il bâtit Ninive, et Rehobot-Ir et Kalah,*

---

<sup>2</sup> Meschonnic traduit : « *langue une, et des paroles unes* », et il précise : « *à la fois le numéral et l'identité, un seul et le même, en rapport d'apposition attribut à toute la terre* », H. Meschonnic, *Au commencement*, DDB, 2002, page 275.

<sup>3</sup> « *Il ne s'agit donc pas d'une unique langue parlée par tous les hommes ou d'un unique discours qu'ils tiendraient ; mais plutôt des conditions premières du « parler », ... une sorte de langue « maternelle » commune.* » Louis Panier, article mentionné supra à la note 194.

<sup>4</sup> La traduction pourrait laisser entendre que « vers l'orient » indique une direction « vers » laquelle les voyageurs s'en vont. Mais, selon Meschonnic, « le « *min* » d'origine (hébreu) indique ici la situation, le point de vue. (Cf. Meschonnic, op. cit. supra, page 276).

*et Resen qui est la ville grande entre Ninive et entre Kalah.* » Précédemment la terre de Chinéar n'est pas un lieu vide mais un espace marqué par des « villes » (dont Babel). C'est aussi un espace « producteur » de villes : « *De cette terre là, sortit Assour, et il bâtit Ninive...* ». Il y a alors un nom inscrit dans la lignée générationnelle (Nemrod), et ce nom est rapporté à un espace (un « topos ») : la terre de Chinéar. Et ce « *Nemrod en/de Chinéar* » devient point de divergence pour et vers d'autres villes, et l'une est « tête de royauté » quand une autre est « grande ». Des villes donc, plurielles et également reliées entre elles à la fois par l'espace d'où elles sortent et par le constructeur distingué par son nom.

Ainsi, dans l'exposé de la situation qui ouvre le petit récit de Babel, se dessine, brièvement mais précisément, la mise en suspens de ce qui avait été déployé dans les listes généalogiques précédentes :

- arrêt d'un mouvement « horizontal » qui caractérisait l'expansion « *sur la face de la terre* »,
- fin du partage en « *îles des nations* », et d'une répartition selon des familles des nations référées à un nom,
- fin d'une diversité (pluralité), « *chacun selon sa langue* » qui n'était pas désordre ou confusion, mais ordonnancement selon la nomination dans l'ordre générationnel.
- Et fin d'une pluralité de villes comme le récit va le raconter : car, si, en 10/10-12, Babel apparaît comme la « tête » d'une pluralité de villes diversifiées par leur nom, dans le récit du chapitre 11, Babel va devenir le lieu de la tentative d'une construction d'une ville unique où la totalité vient se concentrer.

Mais, pour ces « *ils* », qui portent la marque d'une indifférenciation impersonnelle, s'opère une inversion radicale : l'inversion de la fonction du lieu qui devient point d'arrivée et non plus point de départ. Et également la perte (l'oubli ?) du repère fondamental de la nomination dans l'ordre de la génération : ce faisant, il n'y a plus de « signifiant linguistique » (un nom propre singulier) pour porter la trace d'une altérité.

Le paradigme de Genèse 1 ressurgit ici : le principe d'une altérité fondatrice, et d'une différenciation à mettre en œuvre. Et c'est la question de la langue qui fait surgir un problème. Cette langue se trouve affectée par l'uniformité, l'impersonnel et l'absence de

signifiant faisant droit à l'altérité : qu'en sera-t-il, dès lors que devra s'instaurer une interlocution ?

### **b. Interlocution ?**

Après cette phase qui vient marquer l'arrêt d'un programme, un nouveau programme s'engage : « *Et ils se dirent, chacun vers<sup>5</sup> son compagnon : Allons, briquetons des briques, et brûlons les à la brûlée.* » (11/3). Cela commence par un acte de parole, mais l'interlocution rapportée est elle aussi marquée par l'uniformité qui caractérise la langue dont « ils » disposent. Chacun dit à son compagnon la même chose, établissant la répétition d'une même consigne : tout le groupe, sans écart, produit le même énoncé.

L'interlocution, établie ici, rappelle pourtant celle que nous avons vue se mettre en place en Genèse 1. Mais il y a plusieurs points de différence :

- C'est une interlocution en miroir : chacun dit et reçoit la même injonction.
- Pas d'image ou de « *semblance* » comme en Genèse 1 : on est ici dans le mode de l'identique, sans que l'énoncé porte l'empreinte d'une « altérité » et réfère à un acte d'énonciation porteur de cette altérité. Comme le dit joliment Daniel Sibony : « *Ça ne langage plus du côté de l'autre* »<sup>6</sup>.
- L'énoncé ne porte ici que sur une seule action de fabrication avec une technique de fabrication. Il n'y a là aucune finalité, aucun projet, à la différence de l'énoncé du Seigneur en Genèse 1/26. Le sujet qui s'instaure ici est un sujet « pragmatique », sans aucune dimension cognitive ou thymique.
- Une technique sans programme et donc sans « objet de valeur » portant la marque d'une appréciation euphorique ou dysphorique.
- Et plus loin, une action tournée vers « soi-même » : « *Bâtissons pour nous, faisons pour nous* » (11/4), c'est là une visée appropriative (comme celle de

---

<sup>5</sup> Meschonnic souligne que la préposition traduite par « vers » s'oppose à la construction « parler à ». Il s'agit donc d'une interlocution différente de la « parole adressée à quelqu'un ». Op. cit. note 3, page 276.

<sup>6</sup> D. Sibony, « *Lectures bibliques* », Odile Jacob, Paris 2006, page 66 : D. Sibony insiste sur ce qui marque la langue dans cet épisode : absence d'altérité et une langue ramenée à celle de la « technique ».

Genèse 3 pour s'appropriier les valeurs du fruit de l'arbre !) marquant l'absence d'altérité et d'orientation vers une altérité, l'absence d'une véritable relation d'interlocution en « Je – Tu ».

Ce mode d'interlocution apparaît ainsi comme une sorte de retournement ou de « parodie » de celui que mettait en discours Genèse 1.

« *Et la brique leur fut pierre, et le bitume leur fut mortier* » (11/3). La dernière partie du verset établit l'équivalence entre les objets fabriqués et les matériaux de construction. Pourtant cette équivalence n'est pas inscrite comme le résultat d'une acquisition « cognitive ». Elle apparaît comme un constat totalement débrayé de toute instance d'énonciation énoncée : produit du « hasard » et non d'une quelconque réflexion en vue d'un programme.

« *Et ils se dirent : Allons, bâtissons-nous une ville et une tour : la tête aux cieux ; et faisons-nous un nom, pour ne point nous disperser sur la face de toute la terre.* » (11/4). Nouvelle injonction dans ce cadre d'interlocution : « *ils se dirent* ». Mais cette fois avec la proposition d'un programme à réaliser et dont la visée est précisée. Les acteurs pluriels, « ils », s'instaurent maintenant comme sujet à la fois opérateur et destinataire de l'opération : bâtir (*pour nous*) une ville et une tour, se faire un nom, cela en vue de ne pas être dispersés.

### **c. La ville et la tour**

La première dimension du programme envisagé est d'ordre pratique, et cette opération se trouve réalisable à partir du matériau constitué précédemment. Figurativement, il y a une sorte de progression qui s'établit dans un rapport à la terre ou au sol : d'abord installés ou assis sur le sol de la plaine de Chinéar, les « ils » se lancent dans la fabrication de briques, transformant ainsi la terre « brute » en matériau, puis engagent une construction, modelant l'espace du sol en dispositif organisé. Et le programme de construction architecturale semble naître de l'action précédente de fabrication de briques : le sujet reste « collé » sur une dimension « pragmatique » sans la moindre distanciation « cognitive » ou « thymique » pouvant le faire apparaître comme un sujet

pleinement constitué<sup>7</sup>. Et la langue ainsi que les paroles dites sont au service de ces transformations mais ne jouent que sur cette seule dimension technique et utilitaire, sans jamais s'ouvrir à la reconnaissance même des sujets. Ainsi, pourrions-nous dire que cette langue unique est en fait sans « Parole »<sup>8</sup>, dénuée de cette parole mise en discours en Genèse 1, orientée vers le « sol » et sa transformation, et dépourvue du « souffle » qui renvoie à l'altérité et tourne vers les sujets d'énonciation que la parole devrait relier. La langue ainsi peut produire des mots et des discours, mettre en action des individus (comme le serait une langue « militaire » selon une formule de Louis Panier !), mais ne peut dès lors assumer une mise en relation des sujets.

Après l'arrêt du mouvement de « dispersion – partage » présenté au chapitre précédent, la ville et la tour viennent encore mettre en place une nouvelle disposition spatiale : un lieu unique pour tous. Ce rassemblement en un seul lieu concrétise bien la réalisation d'un anti-programme opposé à la diversité des lieux, langues, nations, et à la pluralité des villes.

Puis une tour se trouve immédiatement associée à la ville. Si la « ville » peut renvoyer à une fonction « sociale », pour le moins comme ensemble d'habitations pour ceux qui cherchent à s'installer, ou encore à une fonction « politique » d'organisation d'une « cité », la « tour », quant à elle, renvoie à une valeur moins fonctionnelle et joue davantage comme un signal (en quelque sorte donné à voir) de la réussite de la construction. Cependant la seule description qui soit donnée par le texte est la suivante : « *sa tête aux cieux !* ». Un rôle dans l'aménagement de l'espace lui est ainsi conféré. Sa verticalité s'articule sans doute avec l'horizontalité de la ville, mais les figures manifestées ici présentent son point de contact, le haut, la tête, avec les « cieux ». Elles indiquent ainsi une liaison entre la terre et les cieux, entre le bas et le haut. Mais elles manifestent cette liaison comme une continuité réalisée par un empilage de briques venant alors supprimer la séparation entre la terre et les cieux. Pourtant cette séparation est un élément important du « paradigme » de Genèse 1 mis en place au

---

<sup>7</sup> Voir à ce propos, Denis Bertrand : « *Précis de sémiotique littéraire* », Nathan Université, Paris, 2000. Dans son examen de la « narrativité », D. Bertrand souligne que trois dimensions sont à considérer : une dimension « pragmatique », une dimension « cognitive » et une dimension « pathémique » (pages 188-189).

<sup>8</sup> Voir supra notre analyse de Genèse 1 (notre chapitre 2) ainsi que nos remarques sur Genèse 2 (notre chapitre 3),

deuxième jour avec la figure de « *l'étendue* » nommée « *Cieux* » (Gn 1/6-8) : les cieux placés comme une barre maintenant l'équilibre et la distinction. La tour comme dispositif de continuité vient ainsi contester un élément du paradigme fondateur.

Ce faisant, la figure de « *la tour ayant sa tête aux cieux* » s'inscrit également en opposition avec la figure de « *l'arc en ciel* »<sup>9</sup> : cette figure de l'arc maintient en effet la distinction – séparation tout en permettant non une liaison continue, mais une « relation », laquelle est inscrite dans une « parole » et non pas dans un « matériau ». En effet, la tour marque, par ses briques de terre, une continuité pratique de la terre aux cieux. Mais l'arc, « entre terre et ciel », situé dans la « nuée », n'appartient ni à la terre, ni au ciel. La tour est un artefact, mais l'arc est un élément naturel, quelque peu immatériel, et qui ne tient sa valeur que de la parole que prononce le Seigneur. La tour vise à donner du sens, et à l'excès, quand l'arc devient un élément « figural », simple signifiant d'une médiation opérée par la parole.

#### **d. Le nom**

« *Et faisons-nous un nom, pour ne nous point disperser sur la face de toute la terre.* » Se faire un nom, un nom pour eux, le même pour tous : outre la perte d'une différenciation ou d'une distinction que représenterait un nom pour chacun, le nom qu'ils veulent vient d'abord remplir une fonction dans l'ordre de la sanction. Prolongeant la figure de la tour, le nom opère comme un signe de reconnaissance destiné à signifier la réussite de la performance du sujet : il devient signe de véridiction (objet-message) à même de manifester l'être du sujet réalisé. Et c'est un nom qu'on se fait : « *faisons-nous un nom* ». Il n'y a ainsi pas d'« Autre » susceptible de donner le nom. Ce nom n'est donc pas reçu, il est auto-proclamé, fabriqué par un sujet sans l'altérité d'un autre sujet. C'est là une fonction « réfléchie », au sens linguistique de verbe pronominal « réfléchi », hors toute transitivité, hors toute relation d'interlocution. Un tel travail en « miroir » apparaît bien comme l'exact opposé de celui de la nomination dans la génération, elle-même reliée aux actes de nomination inscrits dans le paradigme.

---

<sup>9</sup> Voir supra, *l'alliance et l'arc*, pages 156-158.

Et ce nom doit s'opposer à cette dispersion dont l'installation en un seul lieu et la construction d'une unique ville et tour marquaient l'arrêt : « *pour ne nous point disperser sur la face de toute la terre* ». Le nom, qui relève de la langue, devient la garantie du maintien de cet état acquis : concentration en un seul lieu, rassemblement en un seul point de l'espace, liaison définitive et immédiate (c'est à dire, sans une « médiation » comme celle de l'arc) de la terre et du ciel, établissement d'une langue unique ne comptant qu'un seul nom propre échappant à toute interlocution et s'effectuant sans trace d'altérité, un nom souhaité mais non encore inscrit dans un signifiant.

Cette tentative de nomination, ou plutôt d'auto-nomination, vient faire écart avec les opérations de nomination, soigneusement et longuement disposées dans le cadre des généalogies. L'articulation de la chair et du nom<sup>10</sup>, le déploiement de la chaîne générationnelle, un nom qui manifeste le passage du père vers le fils, un nom qui réfère à la parole d'un autre et manifeste ainsi la trace, en la langue, d'une telle parole : tout cela en vient à disparaître derrière un nom unique et auto – référencé. Si l'histoire, au sens d'un développement d'une humanité dans le temps et l'espace, devenait possible et régulée par cette loi de la « génération – engendrement » et de la « nomination », elle s'interrompt ici, se bloque et se fige en une tour de briques et de bitume.

#### **e. L'intervention du Seigneur**

« *Et le Seigneur descendit, pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de (l'homme) l'Adam.* » (11/5). Alors que les « ils » s'instituaient sujet, mais uniquement dans l'ordre pragmatique, l'arrivée du Seigneur fait apparaître un sujet, situé lui, sur le plan cognitif : il descend pour « voir ». Observation, avec l'extériorité d'un observateur, destinée à connaître ou à savoir ce qu'il en est de ce travail de construction en cours. Et c'est dans cette opération cognitive que vient s'inscrire la figure des « *fils de l'homme* » (littéralement des « *fils de l'Adam* »). L'acteur, « *ils* » ou « *toute la terre* », se trouve ainsi réinscrit dans une nouvelle figure, liée au savoir de celui qui vient « voir ». Avec le terme « *fils* » ou « *engendrés* », l'isotopie figurative de l'engendrement et de la génération fait retour, et, avec « *l'Adam* » qui, depuis le chapitre 3 et les suivants, fonctionne comme un

---

<sup>10</sup> Voir sur ce point ce qu'a mis en place le chapitre 2 de Genèse ainsi que le déploiement de la génération aux chapitres 5 et 10.

nom propre, c'est l'isotopie de la « nomination » qui revient, avec un nom auquel rattacher les noms à venir.

Et le Seigneur analyse : « *Voici, ils sont un peuple un, et ils ont une lèvre pour eux tous* » (11/6). Son interprétation ne le situe pas comme un adversaire, ou comme sujet d'un programme diamétralement opposé, mais comme un destinateur qui s'interroge sur les causes et les effets attendus de la performance réalisée, analyse à partir de laquelle il sera possible d'opérer. Au point de départ, il y a donc la langue dans sa qualité de « une pour tous ». C'est elle qui est à l'origine de l'appréciation euphorique des valeurs recherchées par « toute la terre » et de l'orientation du vouloir des sujets.

« *Et c'est là le commencement de ce qu'ils font ! Maintenant, rien ne les retiendra de ce qu'ils méditeront de faire.* » (11/6). Avec ces propos, l'analyse aboutit à la mise en évidence des effets : c'est là une opération de véridiction, comme le dévoilement d'une vérité ou la manifestation de l'être du faire de ces sujets. Ce n'est qu'un début, cette « fixation » ne peut que durer ! Et surtout, « *rien (désormais) ne les retiendra de faire ce qu'ils méditeront de faire !* ». Ne nous y trompons pas. Il ne s'agit pas d'empêcher d'agir, ou même de « méditer » (c'est à dire de penser, de réfléchir) sur des projets d'action. Il ne s'agit pas de les empêcher de devenir des sujets « cognitifs » (ce que jusqu'ici ils ne sont pas). Car ce qui est davantage souligné par les figures, c'est l'absence de « retenue », l'absence de quelque chose qui retienne ou fasse barrage à une telle fixation indéfinie, dans laquelle tout ce qui sera médité portera à maintenir cette fixation. Et leur vouloir, que révèlent leur langue unique, l'usage qu'ils en font, et l'absence de toute altérité en cette langue, ne comporte aucune limite, autrement dit aucune « loi ». Pour un tel désir, rien ne vient faire loi, et pour un tel désir, il n'y a pas d'autre<sup>11</sup>. Une telle loi de l'altérité permet justement de « cadrer » et d'orienter le désir ou le vouloir du sujet. Dans cet épisode, nous retrouvons les mêmes éléments que ceux que nous avons repérés au chapitre 3 de la Genèse<sup>12</sup>. Dès lors, au plan figural, construire la ville et la tour correspond à manger du fruit de l'arbre : car « *manger du fruit de l'arbre* » était

---

<sup>11</sup> Cet aspect est souligné par Daniel Sibony, « *Lectures bibliques* », op.cit. : « *Ce qui fait question, c'est la présence-Autre dans l'Un... C'est l'effet d'altérité qui perturbe l'identité mais la fait vivre.* » (Page 69). Et il reprend la fin du verset 6 de la manière suivante : « (Maintenant), *ils n'auront pas de limite, quand ils voudront faire quelque chose.* ». Puis il poursuit : « *S'il n'y a pas de limites, il n'y a pas de création.* » (Page 70).

<sup>12</sup> Voir sur ce point notre chapitre 3, pages 79-84.

également une activité qui faisait fi de l'altérité et mettait en œuvre une « immédiateté » du désir. Mais alors que, dans Genèse 3, cette immédiateté pour l'appropriation perturbait la relation homme – femme, maintenant, dans Genèse 11, ce sont les relations à l'intérieur d'un collectif, les relations sociales pourrait-on dire, qui se trouvent affectées.

Dans l'aventure de Babel, la langue a donc perdu sa fonction de loi, permettant de sortir de l'immédiateté. Dans leur programme, les « ils » de toute la terre « collent » aux choses en fabriquant des briques, « collent » aux actions en construisant leur ville et leur tour, « collent » les uns aux autres dans leurs interlocutions. Ce qui a disparu, c'est la médiation, ou c'est la langue comme médiation, avec la loi de l'altérité inscrite dans la langue et manifestée par l'interlocution vraie dans laquelle « je » et « tu » ne fusionnent pas mais que la langue sépare et distingue. La médiation fait loi, et, en tant que système de médiations, la langue fait loi.

« *Allons, descendons ! Embrouillons ici leurs lèvres, que, d'homme à compagnon, ils n'entendent pas leurs lèvres !* » (11/7). La décision d'une intervention est mise en scène sous la forme d'un acte d'interlocution : un « nous » apparaît. Un sujet parlant unique (le Seigneur) se projette en un « nous » équivalent à « je » et un « tu » conjoints, alors que, précédemment (v. 4), les multiples, susceptibles de devenir, par jeu de langue, « je » et « tu », se confondaient dans un « nous » anonyme, répétitif, et parlant d'une seule voix. Dans le dispositif de l'interlocution mis en scène ici s'opère donc une inversion : de l'un vers le pluriel et non pas du pluriel vers l'unique. Ce mode d'énonciation portant la trace d'une altérité et orienté vers la différenciation reprend bien celui du paradigme de Genèse 1<sup>13</sup>.

« *Embrouillons ici leurs lèvres...* ». Le Seigneur intervient sur la langue (*la lèvre*). De quoi s'agit-il ? De redonner à la langue sa fonction de loi – médiation, pour qu'elle fonctionne à nouveau « **entre** » des sujets qu'une interlocution pourra toujours relier sans les

---

<sup>13</sup> Voir notre analyse de Genèse 1, supra chapitre 2.

« confondre »<sup>14</sup>. Autrement dit, il faut « *embrouiller* » les langues pour empêcher la « confusion » des sujets. Dans cette interlocution en miroir que produisaient les humains de toute la terre, c'est l'écoute qui va alors se trouver affectée : « *qu'ils n'entendent pas leur lèvre* (de l'un à l'autre) ! ». Le Seigneur réinstaure la résistance de la langue par l'embrouillage de la pluralité, car, dans l'interlocution que ces « ils » pratiquent, il n'y a plus de sujets de l'écoute, il n'y a que des sujets sans distance figés dans l'ordre de la répétition à l'identique.

Il faut souligner l'importance de ce « repositionnement » au regard de l'énonciation énoncée : en effet, ce qui est visé par l'intervention du Seigneur, c'est la position du sujet récepteur comme sujet « entendant », et comme une projection dans l'énoncé de la posture d'un énonciataire. Et cette posture ne peut se tenir dans une telle « immédiateté », dans un tel dispositif d'énonciation « en miroir ». Pour l'écoute, la langue doit d'abord faire « obstacle », et, par ses signifiants, empêcher la fusion, tant avec les choses du monde, qu'avec les sujets qu'elle met en relation. Ce n'est donc pas la langue comme instrument de communication ou système de discours qui est « embrouillée », mais la langue comme dispositif d'énonciation, qu'il faut reconstituer comme l'obstacle nécessaire et disponible pour empêcher le jeu de miroir, et rendre à nouveau possible l'altérité.

La figure de la « lèvre » dont nous avons souligné précédemment la valeur d'aptitude à « parler » et donc l'orientation vers l'activité d'énonciation, est également une figure qui fait valoir une isotopie « corporelle ». C'est bien au plus près du corps des sujets qu'opère l'action du destinataire : « *embrouillons ici leur lèvre* », pour que se modifie le rapport quasi physique qui va de la lèvre de celui qui parle à l'oreille de celui qui écoute.

---

<sup>14</sup> « **Confondre** » : le choix du terme ici n'est pas facile car les connotations qu'il suggère conduisent à des choix interprétatifs parfois éloignés du système figural et énonciatif du texte. Confusion souligne pour nous, non seulement la diversité ou la pluralité, mais l'absence de médiation, l'absence d'altérité dans une fusion (ou confusion) des sujets. Les traducteurs qui soulignent cette difficulté proposent ou créent d'autres termes : ainsi Fleg choisit « *embrouiller* », Meschonnic insiste pour conserver le jeu de mots (en hébreu) entre « Babel » et « embrouiller » et crée « *embabeler* » qui donne alors priorité au « signifiant ».

## f. Babel

« Et de là, le Seigneur les fit se disperser sur la face de toute la terre ; et ils cessèrent de bâtir la ville ; sur quoi, on prononça son nom Babel, embrouillement, car, là, le Seigneur embrouilla la lèvre de toute la terre, et de là, le Seigneur les fit se disperser sur la face de toute la terre. » (Gn 11/8-9)

« Ici » au verset 7, « de là » au verset 8, « là, de là » au verset 9 : il y a insistance sur le lieu désigné à la fois comme le lieu de l'intervention mettant fin au processus de blocage du dispositif de différenciation tel qu'initié par l'altérité dans le paradigme, et comme le point de départ pour une dissémination. Cet espace n'est donc pas seulement un théâtre d'opérations, mais un lieu qui pourra fonctionner comme un indicateur d'origine, comme le point auquel désormais les humains vont se trouver adossés. Ce fonctionnement du cadre topologique rappelle celui du « jardin en Eden » de Genèse 2-3 : lui aussi théâtre d'une opération reliée au paradigme, et point de départ d'une sortie le positionnant comme l'espace d'origine.

Ainsi, Babel et Eden, deux espaces pour désigner un lieu où « s'originent » les humains. Eden renvoie au lieu d'où sort le couple homme-femme au fondement de la lignée des générations, quand Babel réfère au lieu d'où sort l'humanité, comme entité sociétale articulée par la différence des langues.

C'est bien ce lieu qui va être marqué par la langue, nommé avec un nom propre. Un signifiant se trouve ainsi posé pour ce lieu – origine. **Babel** : le nom fait jeu de mots<sup>15</sup> renforçant alors son statut de signifiant de matière sonore et graphique. Nom donné et non pas fabriqué (sinon par un sujet d'énonciation insaisissable), matériau de langue en lieu et place des « briques » façonnées par des sujets humains.

On pourrait encore déceler ici comme une tension entre l'énonciation et l'énoncé, entre le figural et le figuratif : l'énonciation et le figural faisant surgir, pour la figure, un statut de signifiant, indicateur d'une place, d'une position, et d'un « obstacle » indispensable à toute « médiation », quand les énoncés et les parcours figuratifs suscitent des

---

<sup>15</sup> « *Le langage est ici l'atelier de Babel* » avertit H. Meschonnic (« *Au commencement* », traduction de la Genèse, DDB, Paris, 2002, notes sur le chapitre 11, pages 274 à 281.). Il souligne l'importance de ce « calembour » fait avec « Babel », lequel permet d'éviter la banalisation du sens.

significations et des « habillages » figuratifs propres à développer les possibles d'un signifié. Jeu de mots entre Babel et le verbe hébreu « *bâlal* » qui signifie « embrouiller » ou « confondre », Babel peut encore signifier (par son origine assyrienne « bâb-il ») « porte de Dieu ». La figure viendrait alors s'articuler avec les figures de la « tour » et de la construction : la « porte » indiquant tout à la fois la séparation et le passage possible, venant faire entendre encore le figural de la « médiation » comme point de départ d'une dispersion qui est également « dissémination ».

Il est intéressant de remarquer comment, en quelque sorte, le discours s'y prend, ici, pour inscrire un « signifiant », c'est à dire une figure ramenée à sa composante « figurale » coïncidant ici avec le signifiant à partir duquel le jeu de mot devient possible. La ville s'était peu à peu élaborée, de briques et de bitume, et s'élevant en une tour : elle se « matérialisait » pour ainsi dire dans le parcours figuratif. Et voici que par le jeu du parcours discursif, une sorte de « dématérialisation » s'opère : « *ils cessèrent de bâtir la ville ; sur quoi on prononça son nom : Babel.* » La ville cesse, mais il ne reste d'elle aucun vestige. La seule trace inscrite ici est celle du « nom » (et l'expression, « *on prononça son nom* », peut renvoyer à une activité langagière orale, ce qui rend ce nom encore plus immatériel), celle d'un signifiant faisant surgir un matériau « linguistique », en lieu et place du matériau « de construction », évitant ainsi, comme le souligne H. Meschonnic, la « banalisation du sens »<sup>16</sup>. Et ce n'est pas l'acteur de l'énoncé, opérateur de la dissémination par « *embrouillement de lèvres* », qui donne le nom et dépose ainsi ce signifiant. Le sujet reste indéterminé (« *on* », comme si le nom s'imposait de lui-même, même si le discours en développe un commentaire : « *car là... Et de là...* »). Et cette indécidabilité du sujet vient marquer, en quelque sorte en creux, l'orientation du signifiant vers l'instance et le sujet d'énonciation.

Dans le même mouvement, le jeu de mots sur ce signifiant contribue à réitérer le figural de la figure : la ville était donc caractérisée par l'absence d'altérité que venait renforcer le nom autoproclamé. Et la langue, parce que présentée comme « *la même pour eux* »

---

<sup>16</sup> H. Meschonnic, op.cit., page 281.

tous », « **inter-disait**<sup>17</sup> » la place de cette altérité. Ainsi, sous l'égide du paradigme de Genèse 1, des signifiants viennent se relier et s'articuler entre eux : **l'arbre, Eden, l'arche, l'arc en ciel, la tour**, le nom « **Babel** » ; en attendant sans doute de nouveaux signifiants...

### **g. Dispersion**

« *Et de là, le Seigneur les fit se disperser sur la face de toute la terre.* » (11/9). Cette finale du bref récit de Babel est à rapprocher de la finale du chapitre 10, qui précède immédiatement ce récit : « *Et de ceux-là furent partagées (dispersées) les nations de la terre après le déluge.* » (10/32). On peut toutefois noter quelques différences entre ces deux énoncés : l'origine de la dispersion, « *de là, de ceux-là* », la forme active avec mise en évidence d'un sujet (le Seigneur) dans un cas, et la forme passive dans l'autre cas (*furent partagés*, que l'on rend parfois par un pronominal, *ils se dispersèrent.*). Dans les enfantements de Noé (10/32), le point de départ est signifié par les enfantements des fils de Noé. Dans le récit de Babel, le point de départ est un lieu et plus précisément le signifiant d'un nom venant se substituer à ce lieu. Dans le premier cas, la dispersion se présente comme le résultat des enfantements (et donc de la multiplication), dans le second, elle résulte de l'action d'un sujet « autre » que les humains eux-mêmes.

Il conviendrait donc de considérer qu'il y a une double « origine » à la dispersion sur la face de toute la terre : conséquence de la mise en route de la génération et des engendremens tels que les rapportent les généalogies, et conséquence également de l'opération de Babel dans laquelle un sujet autre vient introduire la question de la langue comme « lieu » de la mise en œuvre du principe d'altérité. Dès lors la dispersion doit répondre à une double « exigence » : celle de la génération qu'impulse la dynamique des enfantements des humains, celle de la référence à une altérité que Babel vient inscrire dans un signifiant de la langue.

Adossés à cette double référence, les enfantements de Sem peuvent alors reprendre.

---

<sup>17</sup> Et nous l'écrivons ainsi, comme le fait souvent le psychanalyste, pour rappeler qu'une loi est à comprendre comme une « parole » entre deux interlocuteurs, mais qu'ici la langue « une » vient justement interdire cette médiation entre des interlocuteurs.